

Conclusion

Usberti denies that his critique of neoverificationism constitutes an argument for realism. He holds that a specifically realist account of what knowledge of meaning consists in is still lacking. The only attempt he considers to provide one is by Nicolas Goodman. Other proposals are unmentioned; Putnam on stereotypes and Peacocke on possession conditions come to mind. Nor is it obvious that the realist is obliged to give a general answer to the question ‘What does knowledge of meaning consist in?’ (what does consisting in consist in?).

It would be misleading to end on a critical note; much that is sound has been passed over. Usberti’s book advances the discussion by its explicitness, its intelligence and its fresh connections.

Timothy Williamson

Evidence and Inquiry: Towards Reconstruction in Epistemology. Susan Haack. Oxford, UK/Cambridge, USA: Blackwell, 1993, pp. 259.

Dans ce livre délicieux et riche, Susan Haack se propose de reconstruire l'épistémologie (et non pas de la déconstruire). Le sous-titre est «emprunté» à Dewey (1920). Bien que Haack pense surtout à Peirce quand elle parle de «respect pour les travaux épistémologiques des pragmatistes classiques» (8)¹, le choix de ce sous-titre n'est pas inapproprié. En effet, un des buts de la reconstruction philosophique de Dewey consiste à éviter aux personnes la nécessité de choisir entre deux positions extrêmes (en l'occurrence entre une «expérience appauvrie et tronquée d'une part, et une raison artificielle et impuissante» [Dewey, p. 101]). Chez Haack, bien sûr, il s'agit d'autre chose. Pour elle, la dichotomie qui oppose le «fondationalisme» au «cohérentisme» est fautive. Une troisième voie existe: celle du «fondhérentisme» (*foundherentism* dans l'original anglais).

Audi (1988) aussi affirme: «Il est douteux qu'une thèse quelconque dans un des spectres puisse être défendue si elle ne capte pas des points importants associés avec la partie opposée» (p. 407). «Une approche ... serait de considérer des formulations importantes du foundationalisme et du cohérentisme et d'essayer d'extraire leurs éléments unifiants. Cette approche demanderait une étude étendue ...» (p. 408).² Mais c'est précisément ce que Haack entreprend dans ce livre.

D'autres fausses dichotomies existent que Haack veut lever. Celle qui oppose l'internalisme à l'externalisme «n'est pas assez robuste pour compter»(2). Alston a déjà «exprimé des doutes au sujet de [cette] dichotomie», mais Haack «n'est pas sûre qu'il a atteint le fond de la question» (225). Davidson a nié que des causes d'une croyance puissent contribuer à sa justification: «... une explication causale d'une croyance ne

¹ Les indications de page sans autres précisions renvoient au livre de Haack.

² Le cohérentisme de Lehrer “est une forme qui incorpore des éléments du foundationalisme et de l'externalisme” (Lehrer, 1990, p. xi).

montre pas comment et pourquoi la croyance est justifiée» (p. 311 dans LePore 1986). Récemment, toutefois, il a parlé de «... la combinaison d'éléments causals et rationnels qui doivent faire partie d'une analyse [de la notion] de croyance justifiée ...» (1996, pp. 263-4).

L'objectif principal du livre est d'exposer et de défendre le fondhémentisme. Toutefois, Haack offre «tout au plus l'esquisse d'une théorie — une esquisse qui est en outre un peu inégale quant à son degré de détail» (74). Après une discussion critique du fondationnalisme de C.I. Lewis (qu'elle «sape») et des cohérentismes de Bonjour et de Davidson (qu'elle «décompose»), suit une «articulation de [son] style intermédiaire de théorie». Puis elle enrichit sa théorie en discutant tour à tour «l'épistémologie sans sujet connaissant» de Popper et sa défense par Watkins, «l'épistémologie naturalisée» de Quine, le fiabilisme (*reliabilism*) d'Alvin Goldman, le «scientisme révolutionnaire» fondé sur la psychologie cognitive et l'intelligence artificielle des Churchland et de Stich, et enfin le «pragmatisme vulgaire» de Rorty et de Stich seconde manière. Puis elle revient en conclusion à une discussion du fondhémentisme. Ces discussions sont instructives, perspicaces et ne manquent pas d'humour. Vers la fin, un ton polémique se fait jour, adressé à «la caricature vulgarisée du pragmatisme maintenant à la mode» (9).³

Mais qu'entend Haack par épistémologie? Elle ne la définit pas comme «théorie de la connaissance», ni comme discipline qui «s'intéresse aux fondements de la science» (Quine, in Kornblith [1994], p. 15), mais comme réponse à la question de savoir ce qui compte comme une «meilleure ou une pire évidence en faveur d'une croyance» (7). C'est que «le concept de connaissance qui, bien que vague et changeant, est certainement catégorique», tandis que le concept de justification «... est essentiellement graduel» (ibid.). (Elle «conjecture que les 'paradoxes' du genre Gettier proviennent de cette discordance» [ibid.].) L'épistémologie est donc une théorie de l'évidence ou de la justification. Elle doit répondre à aux questions: (i) «Qu'est-ce qui compte comme bonne et forte évidence en faveur d'une croyance» et (ii) «Quel est le lien entre le fait qu'une croyance est bien supportée par l'évidence et la probabilité qu'elle est vraie». Haack appelle (i) «projet d'explication», et (ii) «projet de ratification» (1). (Chez Bonjour c'est la «méta-justification».)

Il est important, selon Haack, de ne pas confondre l'entreprise épistémologique avec l'entreprise méthodologique. «Quoi que bien entendu reliés, le projet synchronique de formuler des critères de bonne évidence se distingue du projet diachronique de donner des directives pour la conduite de la recherche tout comme la formulation des critères concernant la qualité nutritive se distingue des instructions pour la conception de repas. Je considère que le projet de la conduite de recherche est même plus difficile que mon projet des critères d'évidence; parce que, tandis que ce qu'on attend des critères d'évidence, à savoir qu'ils soient des indices de vérité, n'est pas si compliqué, il existe en puissance une tension entre les deux aspects du but de la recherche, la vérité et la signification [substance]» (Haack, Reflections).

³ Voir aussi dans les fascicule de *Synthèse* sur Peirce l'interview conjoint par Haack de Rorty et de Peirce qui est composé, évidemment, de citations.

Mais revenons au fondationnalisme et au cohérentisme. Haack présente le type idéal du fondationnalisme ainsi (14):

(FD1) Quelques croyances justifiées sont fondamentales; une croyance fondamentale est justifiée indépendamment du support d'autres croyances;

et

(FD2) Toutes les autres croyances sont dérivées; une croyance dérivée est justifiée par le support direct ou indirect d'une ou de plusieurs croyances fondamentales.

Le cohérentisme s'appuie sur la thèse suivante

(CH) Une croyance est justifiée si elle appartient à un ensemble cohérent de croyances (17).

(FD1) affirme l'existence de croyances fondamentales sans préciser leur nature. Williams (1991) nomme cela fondationnalisme formel. Sans précisions ultérieures cela n'est pas très contraignant. Dans le fondationnalisme «substantiel» on précise en plus les types de croyance qui peuvent être fondamentales. Haack en distingue quatre.

La différence cruciale entre le fondationnalisme et le cohérentisme se trouve dans l'opposition entre (FD2) et (CH): «Dans un fondationnalisme la justification est unidirectionnelle, des croyances fondamentales vers les croyances dérivées. Dans un cohérentisme ce n'est pas le cas. Pour le cohérentisme, la justification s'appuie uniquement sur [diverses !] relations entre des croyances (ce que le fondationnalisme ne fait pas)» (19). La régression infinie due au mode de justification unidirectionnelle est arrêtée précisément par l'existence postulée de croyances fondamentales.

Mais qui a peur de l'infini? Audi (1988, p. 409) distingue la forme dialectique du problème de la régression de la forme structurale. (La première est diachronique, la seconde synchronique.) Dans le premier cas, on répond à des demandes de justification surtout de la part du sceptique (qui peut être moi-même). Alors on pourrait dire au sceptique qu'il continue à questionner, qu'il y aura chaque fois une réponse. Le premier qui se heurte à la finitude sera le questionneur. Cela ne prouve évidemment pas que la structure justificative est finie. Lehrer (1990, p. 88) souligne que «quelqu'un pourrait en principe être capable d'accomplir chaque pas de [la] justification sans être en mesure d'accomplir le processus entier de justification. En guise d'analogie, une personne pourrait être capable d'additionner trois à chaque nombre [consécutif] sans être en mesure d'accomplir le processus entier.» Cela n'implique pas qu'il existe un plus grand nombre auquel on peut ajouter trois. Ainsi aussi ce n'est pas nécessaire de postuler l'existence de croyances fondamentales. Mais cela suggère aussi que la structure de la justification d'une croyance peut très bien être infinie.

Haack conçoit la justification comme synchronique et personnelle. Ce n'est pas une croyance que p qui est justifié, mais une personne A est (plus ou moins) justifiée de croire que p . Toutefois, «il est une erreur de penser que le sens de 'justifiée' approprié à l'épistémologie est celui qui indique quelque chose que quelqu'un fait» (lettre de Haack). De plus, la question de savoir si une personne est justifiée à croire quelque chose et à quel degré elle l'est dépend de la qualité de son évidence et non pas de ce que lui, ou quiconque, pense de cette évidence. Cette justification est personnelle, mais n'est pas subjective, car «quiconque croit la même chose sur la base de la même évidence serait justifié au même degré» (Haack, Reply).

(FD1) et (FD2) sont étroitement liés. (FD2) mènerait à la régression infinie si on n'érigeait pas la pyramide (Sosa, 1980) de la justification d'une croyance sur les croyances fondamentales exigées par (FD1). Le radeau utilisé par Sosa semble être une image moins heureuse du cohérentisme pur — (CH^U) chez Haack (18) — puisqu'elle suggère l'existence d'un bord privilégié de croyance. Une surface fermée, une sphère, par exemple, serait plus adéquate.

Or, le cohérentisme n'est pas non plus immun contre l'infini. Ce qui pourrait arriver n'est plus la régression infinie, mais l'expansion infinie. Jusqu'où? Cela dépend. «[Il] faut noter que la justification est donnée ordinairement à quelqu'un d'autre et si une justification donnée à quelqu'un suffit dépend de ce qu'il est prêt à admettre. ... Il y a donc un élément pragmatique dans une justification» (Lehrer, 1990, p. 89). Cela dépend aussi du contexte. «Ne pas nourrir des doutes radicaux sur l'âge de la terre ou sur la fiabilité de l'évidence documentaire est une précondition pour seulement faire de l'histoire» (Williams, 1991, p. 117).

Ça c'est le contextualisme tant décrié par Haack. Selon son interprétation il repose sur la «thèse caractéristique» que «A est justifié de croire que p» signifie que A l'est si «concernant la croyance que p [il] satisfait les standards épistémiques de la communauté épistémique à laquelle il appartient» (190). Cela est du genre «chez nous, au troisième étage, on justifie ainsi» ce qui est certainement inacceptable. Mais pour le contextualiste ce ne sont pas les critères de justification qui changent de contexte en contexte, mais ce qui doit être justifié et ce qui, dans un contexte donnée, va de soi. Le contextualisme et le fondhérentisme ne s'excluent pas mutuellement, mais se complètent.

D'ailleurs, l'analogie ingénieuse que Haack établit entre la situation épistémologique, telle qu'elle est perçue par le fondhérentisme, et la solution des mots croisés est implicitement contextualiste. La solution correcte repose à la fois sur une définition (parfois très indirecte) des mots et sur la compatibilité des mots qui se croisent. «Les définitions sont l'analogie de l'évidence que l'expérience fournit au sujet; les entrées déjà remplies sont l'analogie de ses raisons» (81-2). Le contextualisme apparaît dans le fait suivant: il y a des grilles de mots croisés, mais une grille universelle n'existe pas. Chaque grille a ses définitions à elle et on ne les met pas en question dans le contexte donné: on n'essaye pas de choisir d'autres définitions pour la même grille.

L'analogie des mots croisés ne montre pas un autre aspect important et convaincant de l'épistémologie de Haack: son évidentialisme. Elle propose une «théorie du double aspect», c'est-à-dire la thèse que l'évidence pour une croyance peut comprendre d'autres états doxastiques (croyances), mais aussi des états non-doxastiques (expériences, par exemple). «Des relations causales peuvent exister entre un état de croyance, que quelqu'un croit quelque chose, et de son expérience; des relations logiques entre un contenu de croyance, une proposition, ce que quelqu'un croit, et d'autres contenus de croyance, d'autres propositions» (29). La question de savoir «si quelqu'un est justifié à croire quelque chose et dans quelle mesure il l'est dépend de ce qu'il croit aussi bien de [la raison] pourquoi il le croit» (70).

Ce bref compte-rendu ne peut pas donner un aperçu suffisant de la richesse du livre. Chaque fois que on l'ouvre, on trouve quelque chose d'intéressant et pertinent, formulé de façon incisive. Une lecture est donc recommandée.

Edgar Ascher

BIBLIOGRAPHIE

- AUDI, Robert *Foundationalism and Coherentism*, in Tomberlin (1988), pp. 408-442.
- DAVIDSON, Donald *A Coherence Theory of Truth and Knowledge*, in LePore (1986), pp. 308-319.
- DAVIDSON, Donald «The Folly of Trying to Define Truth», *The Journal of Philosophy* 43 (1996), p. 263-278.
- DEWEY, John *Reconstruction in Philosophy*, Boston, MA: Holt & Co., 1920.
- HAACK, Susan «Reflections of a Critical-Commonsensist», *Transactions of the C.S. Peirce Society* (à paraître).
- HAACK, Susan «Reply to Thayer», *Philosophy and Phenomenological Research* (à paraître).
- HAACK, Susan «'We Pragmatists ...': Peirce and Rorty in Conversation», *Synthèse* (à paraître).
- KORNBLITH, Hilary *Naturalizing Epistemology*, Cambridge, MA: MIT Press, 21994.
- LEHRER, Keith *Theory of Knowledge*, Routledge, 1990.
- LEPORE, Ernest (éd.) *Truth and Interpretation*, Oxford etc.: Blackwell, 1986.
- QUINE, Willard Van Orman «Epistemology Naturalized», in Kornblith (1994), pp. 15-31.
- SOSA, Ernest «The Raft and the Pyramid», *Midwest Studies in Philosophy*, vol. 5, Minneapolis: Univ. of Minneapolis Press, 1980, pp. 3-25.
- TOMBERLIN, James E. «Philosophical Perspectives», 2, *Epistemology*, Atascadero, CA: Ridgeview, 1988.
- WILLIAMS, Michael *Unnatural Doubts*, Cambridge: Blackwell, 1991.